

Zeitschrift: Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie
Band: 1 (1911)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE.

P. BATIFFOL: **Histoire du Bréviaire romain**, 3^e édit. refondue. Paris, Picard, in-12, 1911, 3 fr. 50.

L'auteur s'est manifestement efforcé d'exposer clairement cette histoire très embrouillée. Il a adopté le plan suivant: Ch. I. La genèse des heures; II. Origines de l'office romain; III. L'office romain du temps de Charlemagne; IV. L'office moderne et les bréviaires de la cour romaine; V. Le bréviaire du concile de Trente; VI. Les projets de Benoît XIV.

Depuis la mort de ce pape (1758), rien de positif, en fait de réforme, n'a été fait. Donc beaucoup d'erreurs subsistent encore. M. Batiffol ne les a pas signalées; il s'est borné à quelques aveux peu compromettants. Par exemple: « Les histoires des saints sont sans autorité et d'un style inculte. L'ordre de l'office est si compliqué que l'on en arrive à mettre autant de temps à chercher son office qu'à le réciter (p. 279) . . . Le cardinal Quignonez a supprimé des légendes du sanctoral tout ce qui peut provoquer le mépris ou la raillerie . . . La sagacité de Quignonez n'allait pas à lui faire soupçonner que les actes apocryphes des apôtres et que les évangiles apocryphes sont fabuleux (p. 282). »

Et Richard Simon a dit: « Quelque soin que le cardinal ait pris pour ôter les fables de ce bréviaire, il y reste encore bien des choses qui ne peuvent être du goût des personnes savantes. Aussi Maldonat, dans la dispute qu'il eut avec les théologiens de Paris sur le fait de la conception de la Vierge, parle-t-il de ce bréviaire d'une étrange manière . . . On y fait dire à St. Thomas ces paroles auxquelles il n'a jamais pensé: *Maria ab omni peccato originali et actuali immunis fuit* . . . Et Maldonat traite d'*impudent* celui qui a composé ce bréviaire (p. 283). »

Paul IV a compris aussi qu'il fallait « expurger ce vieux bréviaire des erreurs historiques, des taches littéraires et des longueurs fastidieuses qui en rendaient l'usage décourageant (p. 293) ». M. Batiffol avoue que les liturgistes de Pie V ont « trop peu supprimé » ; qu'ils ont conservé des leçons qui restaient « incontestablement reprochables » ; que leur critique a été en défaut (p. 311-312) ». En outre, « quelques corrections proposées par Baronius ne furent point adoptées, quelle qu'en fut l'opportunité (p. 326) ». Baronius ne paraît pas avoir été sans reproches dans cette affaire. « Combien de détails, dit M. Batiffol, qui ne pouvaient être supportés sans offense, sont maintenus ! Bellarmin n'admettait pas l'authenticité des Fausses Décrétales, et l'on sait que les Fausses Décrétales sont entrées dans la rédaction des légendes des anciens papes au Bréviaire : Baronius repousse toute correction sur ce chapitre. Baronius lui-même reconnaissait le caractère apocryphe d'actes des apôtres, tels que ceux de St. Thomas ; il invoque cependant leur autorité ! » (p. 328). Etc.

M. Batiffol cite Guéranger comme une autorité. Il répète avec Tillemont que des légendes qui n'ont rien de vrai peuvent cependant avoir leur prix (p. 417). Il fait remarquer que « l'Eglise (*sic*) n'assume pas les assertions historiques contenues dans ses livres liturgiques, comme le Bréviaire ou le Martyrologe. D. Bouix, qui s'entendait peu à la critique historique, le reconnaît de bonne grâce ». — Tout cela n'est-il pas charmant ? On avoue tout, mais on maintient tout ! Ailleurs, de simples profanes s'empressent de corriger une erreur, un faux, dès qu'il y a constatation. Mais ici, comme il s'agit de louer Dieu, qui est la vérité même, on maintient l'erreur, en affirmant qu'on ne l'assume pas ! Quels procédés ! quel monde ! Ne dirait-on pas que tout est permis dès qu'il s'agit des sacristies romaines ? E. M.

A. BÉRY: **St. Justin**. Paris, Bloud, in-12, 1911, 60 cent.

Ce petit volume, dénué de science et destiné aux non-savants, a pour but de faire croire au peuple ignorant que le catholicisme romain actuel *est* ce qu'était le christianisme enseigné et pratiqué au II^e siècle. L'auteur le déclare dans sa conclusion (p. 62) : « Les écrits de St. Justin nous attestent que *les*

dogmes de la *Trinité*, de la divinité de J.-C., de la présence réelle, de la *transsubstantiation*, de l'inspiration des Ecritures, de l'éternité des peines, étaient admis comme la foi universelle de l'Eglise à cette époque reculée. » Par dogmes, M. l'abbé Béry entend évidemment les dogmes que l'Eglise romaine enseigne aujourd'hui.

Or ici est l'erreur, véritable mystification. Justin répète simplement la formule trinitaire telle qu'elle se trouve dans Matthieu: le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Le Père est Dieu, le Fils est Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, l'Esprit est « l'Esprit prophétique » du Père. Pas question de trois personnes divines distinctes. Et cela suffit à M. Béry pour insinuer que Justin a enseigné et que les chrétiens du II^e siècle ont cru à la Trinité compliquée et inintelligible de l'Eglise romaine actuelle! De même, Justin n'a pas prononcé le mot « transsubstantiation », et ce qu'il dit de la communion eucharistique ne saurait en donner l'idée. N'importe. M. Béry n'en dit pas moins que la communion était « telle au deuxième siècle *comme de nos jours* » (p. 57).

Quand une telle apologétique, absolument mensongère, prendra-t-elle fin? Comment M. Béry peut-il encore y recourir, quand il fait les aveux suivants: « Il faut avouer que l'exégèse de St. Justin, trop universellement symboliste, est ordinairement *plus subtile que démonstrative* » (p. 35). Et encore: « Quelques expressions ont pu lui échapper qu'il n'eût point employées après le concile de Nicée. En insistant sur la distinction des trois personnes divines, il a pu laisser croire par quelques termes *équivoques* qu'il plaçait le Verbe au-dessous du Père et au second rang; et s'il fallait s'en tenir à deux ou trois textes isolés pour juger de l'ensemble de sa doctrine, il paraîtrait avoir encouru, comme on l'en a accusé, le reproche du subordinatianisme. La précision théologique ne permet plus de dire que le Fils est l'ouvrage du Père ou qu'il est quelque chose d'autre que le Père (p. 47) . . . La polémique de Justin est souvent *trop étroite*, et son exégèse bien *artificielle* (p. 53) . . . Notre apologiste n'est pas à l'abri de tout reproche. Quelques emprunts malheureux faits à l'école juive d'Alexandrie, l'opinion des millénaires qu'il adopta, des recherches trop subtiles dans l'interprétation des Ecritures, l'abus de l'allégorie et du sens figuré (!?) prouvent que sa méthode n'était pas parfaite. »

La méthode parfaite, selon les théologiens papistes actuels, c'est le littéralisme absolu en exégèse, pour l'interprétation littérale des prophéties et des miracles. Et comme le littéralisme de St. Justin n'est pas encore assez littéral au gré de Rome, Rome déclare sa méthode imparfaite! C'est ainsi qu'à Rome on fait de l'histoire, de la patrologie et de l'apologétique!

Les hommes de bonne foi qui connaissent les faits et les textes, ne s'y laisseront plus prendre. Ils savent aujourd'hui ce que Justin entendait par le Verbe, par l'Eucharistie, par le Fils, par le Christ; ils savent que son christianisme était autre que le catholicisme romain actuel. Ce n'est pas qu'ils tiennent Justin pour un représentant du vrai dogme chrétien primitif. Nullement. Il était plus platonicien que théologien; il faisait déjà plus de théologie platonicienne et philonienne que de christianisme pur. Son « Dialogue avec Tryphon » est pitoyable, et ses deux « Apologies » plus que superficielles. Ce qu'il faut admirer en lui, c'est sa vie, sa vertu, sa sincérité, son martyre; mais autant on est fier de descendre de tels héros, autant on se sentirait humilié s'il fallait professer de telles opinions théologiques; et Rome veut nous enfoncer dans des opinions plus grossières encore, et nous faire croire que de telles aberrations était le christianisme primitif. C'est trop fort. E. M.

BREPOHL, F. W.: **Eduard von Hartmann und das Erlösungsproblem.** Ein Beitrag zur religiösen Frage. Gerdes und Hodel. Pädagogische Verlagsbuchhandlung. Berlin (1910). Preis 50 Pfg. 13 S. 8°.

Der Aufsatz von Brepohl, ein Sonderabdruck aus den Blättern für die Fortbildung des Lehrers und der Lehrerin (IV. Jahrgang, Heft 1. — 1910/11) bietet einen etwas dürftigen Beitrag zu Eduard von Hartmanns philosophischer Erlösungslehre. Die Darstellung des Verfassers entbehrt der Übersichtlichkeit. Auch dürfte es wohl mit Recht bestritten werden, dass heute noch der philosophische Pessimismus die Signatur der Zeitstimmung sei. Wenn die Abhandlung als ein Beitrag zur religiösen Frage bezeichnet wird, so ist damit jedenfalls mehr versprochen, als sie tatsächlich enthält.

R. K.

Dr. Herm. CREMER: **Biblisch-theologisches Wörterbuch der Neutestamentlichen Gräzität.** 10. Auflage bearbeitet von Dr. Jul. KÖGEL. Gotha 1911. In sieben Lieferungen zu 4 Mk.

Die neutestamentliche Wissenschaft begrüsst diese nach dem Tode des Verfassers (1903) von Professor Dr. Jul. Kögel in Greifswald veranstaltete, völlig durchgearbeitete und vielfach veränderte Neuauflage des Cremerschen Lexikons mit freudiger und dankbarer Genugtuung. Wie Kögel in dem Vorworte ausführt, handelte es sich bei dieser Herausgabe nicht so sehr um einen Akt der Pietät, durch den die in dem Werke niedergelegte Mühe und Gelehrsamkeit eines um die neutestamentliche Wissenschaft ausserordentlich verdienten Mannes nicht untergehen lassen soll, sondern vor allem um die dadurch abermals bekundete grundsätzliche Anerkennung von Cremers wissenschaftlicher Stellung. Diese aber vertritt, abgesehen von der dogmatischen Seite, die Anschauung, dass der griechische Sprachschatz des Neuen Testaments, im grossen und ganzen etwas *durchaus eigenartiges* darbietet, das nicht aus der griechischen Volkssprache zu erklären ist, sondern sich zunächst an die Sprache Israels anlehnt, um von dort aus die nötigen neutestamentlichen Begriffe und Ausdrücke zu bilden. Mithin ist es umgekehrt, als wie man neuerdings immer mehr beweisen zu können glaubt, oder mit Cremers eigenen Worten: „Das Christentum ist mit der Begriffswelt Israels und der eigenen, ihm neu aufgegangenen Begriffswelt zu den Griechen gekommen und hat in ihrer Sprache und doch in fremden Zungen zu ihnen geredet“ (S. XX).

Denselben Standpunkt vertritt der Herausgeber, wenn er auch, wie bereits Cremer selbst, sich durchaus nicht vielen anerkannten Ergebnissen der Sprachforschung verschliesst, wie sie z. B. Deissmanns „Licht vom Osten“ so charakteristisch als neue Methode der Erforschung der neutestamentlichen Gräzität vertritt. Neben dieser ständigen Berücksichtigung des Neuesten und Allerneuesten hat aber Kögel so viele Verbesserungen hineingearbeitet, dass man in der Tat eine „völlig durchgearbeitete und vielfach veränderte Auflage“ des alten Cremer vor sich hat. In diesem seinem neuen Gewande wird das Lexikon ein Standwerk der neutestamentlichen Theologie bleiben, das für wissenschaftliche Arbeit ganz unentbehrlich ist. Zu den

eigentlich statistischen neutestamentlichen Wörterbüchern bildet Cremers Werk jene sie weit überholende Ergänzung, welche die einzelnen Worte und Stellen zunächst aus der gesamten Begriffswelt des Schriftstellers und dann weiter aus der Anschauung der gesamten Schrift des neuen und des *alten* Testaments zu erklären sucht. Das ist schon in dem Titel: Biblisch-theologisches Wörterbuch angedeutet. So eröffnet sich bei jedem Wort eine ganze Begriffswelt vor dem forschenden Auge, die weder die statistischen Lexika noch auch die eigentlichen Konkordanzen ersetzen können. Es ist unglaublich, welches Material hier gesammelt ist. Man lese z. B. in der 1. Lieferung (A bis ἀρετή) die Artikel ἅγιος, ἀλήθεια u. a. Wir sind überzeugt, dass alle, die dieses Lexikon nicht nur beim eigentlichen Studium, sondern auch bei der erbaulichen Lektüre des N. T. benutzen, mit der Bereicherung ihres Wissens auch eine Vertiefung in den Wahrheitsgehalt des N. T. erfahren werden.

Der Preis des Werkes muss in Anbetracht des Umfanges und der vortrefflichen Ausstattung als mässig bezeichnet werden.

G. M.

Die Kirche im Gerichte ihrer Gegner. 1. Unwahrhaftig? Von Oberlehrer H. SCHUSTER. **2. Unsozial?** Von Pfarrer D. E. FOERSTER. **3. Unnatürlich?** Von Senior Prof. D. W. BORNE-MANN. **4. Irreligiös?** Von Pfarrer W. VEIT. Frankfurt a. M. 1911, Verl. Mor. Diesterweg. Preis geh. Mk. 1. 60, geb. Mk. 2. 40.

Es sind Vorträge, die im Jahre 1909 in Frankfurt a. M. gehalten worden sind und nun in Buchform veröffentlicht werden. Die Verfasser wenden sich darin, wie sie im Vorwort sagen, gegen die Geringschätzung und Verkennung, der die Kirche in den breitesten Schichten der Gesellschaft begegnet; sie sind der Überzeugung, dass es eine Lebensfrage erster Ordnung ist, ob das religiöse Suchen und Fragen der Gegenwart den Weg zurück zur Kirche findet und die Entschlusskraft zeitigt, sich in dieser Kirche, wie sie geworden und gewachsen ist, zu betätigen. Die Kirche sei ja aus innerer Notwendigkeit erwachsen, aus zwingenden Bedürfnissen des frommen Fühlens; auch trage sie in sich ein viel zu grosses Erbe echter, bleibend wertvoller Lebensgüter, als dass man achtlos an ihr vorübergehen dürfte. Doch könne die Kirche nicht, auf ihren Reichtum

pochend, den Ansprüchen des modernen Geistes und dem Leben von heute Widerstand entgegenstellen, nicht der Entwicklung nachhinken und nachgeben, sondern führen — führen nicht mit äusserer Autorität, der die Mitlebenden von Tag zu Tag mehr entwachsen, sondern durch Voraussicht dessen, was sich leise anbahnt, und durch ein feines Gefühl für alles, was keimkräftig und wachsfähig und zukunftsfröh ist . . . Aus solcher Gesinnung heraus sind die Vorträge gehalten und veröffentlicht worden. Unwahrhaftig? Unsozial? Unnatürlich? Irreligiös? Indem die Verfasser sich die Fragen stellen, stellen sie sich zugleich der in ihnen liegenden Anklage, aber nicht, um „um jeden Preis einen Freispruch zu erlangen, sondern um Recht und Unrecht ruhig und sachlich abzuwägen und daraus etwas für die Zukunft zu lernen“. Und lernen kann der Suchende in der Tat viel aus den Vorträgen. W. SCH.

LANGMESSER, Dr., Aug.: **Mose und Elia.** Verlag „Bethel“, Wandsbek. 205 S. 8°. Mk. 2.

In enger Anlehnung an die Schrift und in schöner poetischer Sprache erzählt der Verfasser die Geschichte von Mose und Elia. Vergleiche mit dem N. T. und dem Leben der Gegenwart durchziehen das ganze Buch und gestalten dessen Lektüre zu einer eigenartig fesselnden. Moses, „der unvollkommene, wenn auch grosse Mittler des A. B.“ wird dem vollkommenen Mittler des N. B. gegenübergestellt. „Moses und Jesus waren Volkshirten nach dem Herzen Gottes; beide gaben alles hin zum Wohle ihrer Herde, Mose freilich mit aller menschlichen Unvollkommenheit, Jesus aber mit jener Ganzheit des Vollbringens, wie es nur der leisten konnte, der allein tat, was er sah den Vater tun . . .“ „Und beide, Mose und Elia, redeten mit Jesus auf dem Berge der Verklärung über den Ausgang, den er nehmen sollte zu Jerusalem, wo der Sohn Gottes vollbrachte, was Mose und Elia mit dem ehernen Zuchtmeistergesetz vorbereitet hatten: die völlige Erlösung.“ . . . „Auch für uns gilt, ein feindliches Kanaan, d. i. die Welt um uns, zu erobern, aber nicht mit irdischem Feuer und ehernem Schwert, sondern mit dem Feuer des Geistes und dem Schwert des Wortes Gottes . . . Die Grundlinien der Gnade Gottes sind zu allen Zeiten dieselben.

Auch du kannst durch tiefe Wasser schreiten, wenn du Glauben hast, und der Herr von seinem Gnadenthron deinem Rufen mit seinem Ja und Amen antwortet . . . Alles kommt auf die Stellung zu Jesus an. Und das Entscheidende in der Stellung des Menschen zu Jesus ist, ob er ihn erlebt hat oder nicht . . .“

Das Buch, aus gläubiger Seele geflossen, wird Gläubige erfreuen. Es ist berufen, ein Hausbuch im christlichen Hause zu werden.

W. Sch.

MAROLLES, Victor de: **Kardinal Manning.** Mit einer Vorrede von Ferd. Brunetière. Autorisierte Übersetzung von Sebastian Zeissner. Mainz 1910 (Kirchheim & Co.). XVI und 181 S. 8°. Mk. 1. 80, geb. Mk. 2. 50.

Das vom römisch-katholischen Standpunkte aus geschriebene Buch eröffnet Blicke in die Geschichte der katholischen (Oxford) Bewegung in England und schildert uns einen aussergewöhnlichen Mann, der eine Herrennatur war und ein Prototyp des Ultramontanismus wurde, der dem Verfasser mit dem Katholizismus identisch ist. Wäre diese Auffassung richtig, dann hätte Manning allerdings durch seine vor, auf und nach dem Vatikanum für die Infallibilität ausgeübte Tätigkeit sich die grössten Verdienste erworben. Der Autor führt uns den Kardinal in dreifacher Hinsicht vor: in seiner Beziehung zum Protestantismus (Anglikanismus), zum Liberalismus und zum Sozialismus. Mannings Verhältnis zu Newman, den er als „liberal“ bekämpfte, wird nur kurz gestreift, verdiente aber ein näheres Eingehen. Wünschenswert wäre auch eine genauere Darlegung seines Verhältnisses zu den Jesuiten gewesen. — Bei der Lektüre vergisst man leicht, dass es sich um eine Übersetzung handelt; so gut ist diese geraten.

MN.

MÜLLER-LYER, Dr. F.: **Der Sinn des Lebens und die Wissenschaft.** München, J. F. Lehmanns Verlag, 1910. IV und 290 S. Gr. 8°. Preis geh. Mk. 4, geb. Mk. 5.

Müller-Lyers philosophische Lebensauffassung findet ihre erkenntnistheoretische Grundlage in Comtes Positivismus. Die Grenzen der Erfahrung sind bindende Grenzen auch für das Wissen. Wo dieses sich auf das Feld möglicher Erfahrung

hinauswagt, sind seinem vorgreifenden Denken doch immer durch den gegenwärtigen Erfahrungsstand die Richtlinien vor-gezeichnet. Um aber diese Richtlinien erkennen, das „savoir“ in ein „prévoir“ umsetzen zu können, ist es erforderlich, eine Übersicht über den Verlauf der menschlichen Erfahrung her-zustellen. Sie bedient sich der entwicklungsgeschichtlichen Methode (S. 6); denn nur diese kann uns die „Phasen der menschlichen Kultur“, und in weiterer Folge deren Sinn und Ziel verständlich machen. Dieses Ziel aber ist die Kulturbeherrschung, d. h. die Erfüllung der Forderung, dass der ursprünglich trieb-hafte Vorgang der Kulturentwicklung in eine sinnvolle und zweckbewusste Bewegung umgewandelt werde und dadurch zur Kulturbeherrschung führe (S. 132). Diese wieder ist „nichts anderes als eine höherbewusste Form des sinnvollen Zusammen-wirkens und der gegenseitigen Hülfe“ (S. 229). Sie wird erreicht durch den „vollkommenen Staat“ (S. 228). Denn er bietet erst die Basis, auf der der Einzelmensch seiner wahren Bestimmung, seinem obersten Lebenszweck entgegengeführt werden kann. Als solchen bezeichnet Müller-Lyer „die vollkommene Persön-lichkeit, die freie Individualität, den ganzen Menschen, den Vollmenschen“ (l. c.). — Wie allerdings das Individuum diese seine letzte Zweckbestimmung erreichen soll, welche sittlichen und intellektuellen Forderungen es dazu erfüllen müsse, das bleibt in unserem Buche eigentlich unausgesprochen. Blasse Allgemeinheiten bilden bei ihm ein sehr lockeres Gedanken-ge-spinst; darin das exakte Ergebnis wissenschaftlicher For-schung zu erblicken, gelingt nur dem gar zu hoch gestimmten Optimismus des Verfassers, der seine im Grunde doch recht leeren schematischen Umrisse des soziologischen Entwicklungs-prozesses zu inhaltvollen Erkenntnissen stempelt (vergl. die Tafel der allgemeinsten soziologischen Richtungslinien, S. 224). Der Vorwurf, den er gegen die biologischen Soziologen richtet, dass die von ihnen aufgestellten Gesetze zu allgemein und darum nichtssagend seien (S. 118), könnte daher leicht auf ihn selbst zurückfallen.

Noch ein Wort über die Stellung des Verfassers zur meta-physischen und zur religiösen Welterklärung. Er lehnt sie von seinem positivistischen Standpunkte aus ab; sie gelten ihm als überwundene Stufen des Denkens (S. 32). — Um so mehr sind wir verwundert, wenn der Verfasser bei der Schilderung

des soziologischen Entwicklungsprozesses Faktoren in Rechnung stellt, die den von ihm verfeimten metaphysischen Begriffen verzweifelt ähnlich sehen. S. 137 heisst es: auf dem Wege zu immer höheren Bewusstseinsstufen sei der Sozialintellekt jetzt an einen Punkt angelangt, wo er zum Selbstbewusstsein erwache (vergl. S. 57). Als Positivist und Empirist wird doch wohl Müller-Lyer behaupten müssen, dass nur Einzelwesen reale Wesen sind. Nun ist uns aus Erfahrung keine andere Form des Selbstbewusstseins bekannt als die psychischen Einzelwesen eigene. — Unter dem vieldeutigen Ausdruck „Sozialintellekt“ kann man darum schwerlich etwas anderes verstehen als eine Funktion, eine psychische Resultante, die entstanden ist aus dem verwickelten Komplex sozialer Beziehungen, der die psychischen Einzelwesen zusammenfasst. Wie aber ein solcher Beziehungsbegriff zu Selbstbewusstsein gelangen könne, das zu erklären dürfte dem empiristischen Denker wohl etwas schwer fallen, — ausser er erklärt, diese ganze Behauptung sei nur eine metaphysische Fiktion! — Endlich scheint der Verfasser von dem Gefühl nicht ganz unberührt zu sein, dass seine auf positivistischem Boden stehende „euphorische Philosophie“ trotz ihrer optimistischen Zukunftsausblicke an Gemütswerten nicht sehr reich sei. Man könne, so wird S. 230 ausgeführt, gegen sie „den Vorwurf erheben, dass sie keine religiöse Tiefe besitze, dass ihr die Transzendenz abgehe, dass sie blind ende und sich im Absoluten nicht verankern lasse, dass ihr der ersehnte Abschluss fehle, den nur die Religion geben könne, weil erst durch die Beziehung auf das Absolute das religiöse Moment in die Philosophie kommt; dass sie des Feierlichen und des tiefen Ernstes entbehre, der allein unserem Leben die Weihe geben kann, und ohne den das Leben nichtig ist; kurz, dass der Euphorismus das „unhintertreibliche“ metaphysische Bedürfnis (wie es Kant nannte) nicht zu befriedigen vermag und deshalb als eine allgemeine Philosophie psychologisch unmöglich ist“. Die Ersatzwerte, die der agnostisch gerichtete Positivismus nach den Ausführungen des Verfassers (S. 231) zur Verfügung hat, lassen in der Tat die angeführten Vorwürfe nur zu begreiflich erscheinen.

Trotz dieser prinzipiellen Bedenken verkennen wir jedoch nicht, dass das Buch von Müller-Lyer eine Reihe von vortrefflichen Ausführungen enthält (so z. B. beachtenswerte Gedanken zur Kritik Nietzsches, S. 64 ff.), dass es ein warm-

herziges soziales Empfinden bekundet und dass es in einem lebendigen und ansprechenden Stil geschrieben ist. Leider wird dieser nur an einer Reihe von Stellen durch Fremdwortgebilde unterbrochen, die erschreckend wirken könnten, so z. B. Organizisten (S. 60), Nynoskopie (S. 129), Monobulie (S. 184) u. a. Ihre Ausmerzung ist dringend zu wünschen.

Bonn.

Rudolf KEUSSEN.

Die Oden Salomos. Aus dem Syrischen übersetzt, mit Anmerkungen von A. UNGNAD und W. STAERK. 40. S. 80 Pfg. Bonn, A. Markus und E. Webers Verlag, 1910.

Das vorliegende Schriftchen bildet die 64. Nummer der von Hans Lietzmann herausgegebenen kleinen Texte für theologische und philologische Vorlesungen und Übungen. Die Verfasser haben sich bestrebt, die pseudepigraphischen Oden möglichst wortgetreu aus dem Syrischen zu übersetzen und deshalb einzelne termini technici ganz wörtlich wiedergegeben, — ein Verfahren, welches für den akademischen Unterricht nur von Vorteil sein kann. Neben den in der syrischen Handschrift enthaltenen Oden finden sich hier auch noch die 5 Oden aus der koptisch geschriebenen gnostischen Pistis Sophia. Die Übersetzung ist nach Analogie der jüngeren Psalmen in metrisch-rhythmischer Form wiedergegeben.

Die Oden Salomos, die viel weniger bekannt sind als etwa der Psalter Salomos, sind ein typisches Beispiel der pseudepigraphischen Lyrik. Wir können sie als ein jüdisch-christliches Psalmbuch aus dem I. Jahrhundert bezeichnen, das heute noch unsere Aufmerksamkeit zu fesseln vermag.

Kz.

Kurze Notizen.

* BOSSUET: *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, édition Vogt, Paris, Bloud, in-16, 3 fr. — Depuis que le concile du Vatican a défini que le pape est infaillible „de lui-même et sans le consentement de l'Eglise“, l'*Exposition* de Bossuet qui enseigne le contraire, est périmée. En outre, les fameuses „Variations“ des Eglises protestantes qui sont le fond de la polé-

mique de Bossuet, ne sont rien en comparaison des variations de l'Eglise romaine. Donc ce volume n'a aucune raison d'être. Naïveté ou habileté à l'usage des aveugles. E. M.

L. DELISLE: *Enquête sur la fortune des établissements de l'ordre de St. Benoît en 1338*. Paris, Klincksieck, 1910, 3 fr. — Cette enquête faite par le savant membre de l'Institut, fait connaître des documents dont on ne s'est guère occupé jusqu'ici, et qui sont le pendant d'une grande importance pour l'histoire économique du XIV^e siècle, et notamment en ce qui concerne la fortune du plus riche des ordres religieux en France, à cette époque. Les réformes projetées par Benoît XII reposaient ainsi sur une base très exacte. E. M.

* LABAUCHE: *Leçons de théologie dogmatique spéciale*, T. I. Paris, Bloud, in-8°, 5 fr. — L'auteur a basé son système d'apologétique sur ce prétendu principe, qui est la négation de la théologie scientifique, à savoir: „respecter toujours les définitions et les décisions de l'Eglise qui sont dans cet ordre de questions le guide indispensable“. Selon l'auteur, „l'Eglise“ c'est le pape. Or les prétentions erronées et ridicules du pape sont connues. Ce volume égayera une fois de plus les modernistes, peut-être même aussi les petits séminaristes, qui commencent à n'être plus aussi crédules. On ne résout pas les difficultés, on les escamote. E. M.

* Harold M. WIENER, M. A: *The Origin of the Pentateuch*. London, Elliot Stork, 8°, 150 p. 1910. 1/— net. — Impossible d'analyser ici ce livre rempli de détails, où sont indiquées non seulement les difficultés à résoudre, mais encore les opinions des principaux critiques. C'est une forêt. L'auteur donne plus de place aux points de vue législatif et historique qu'au point de vue philologique proprement dit. „In my view, dit il, it is not primarily a piece of literature at all; it is a piece of statesmanship and must be judged as such . . . Similarly with the history. Here perhaps the most striking illustration is that which has already been cited—the rehabilitation of Ezechiel“ (p. 144—145). Etc. La table et les index sont détaillés et utiles. E. M.

* Unter dem Titel „Rom und der orthodoxe Orient“ hat Seraphim (Albert) LADE, orthodoxer Priester, schon im Jahr 1909 in St. Petersburg eine Entgegnung auf die „Vorlesungen über

die orientalische Kirchenfrage“ von PRINZ MAX veröffentlicht. Der Verfasser, ein Sachse und früherer Lutheraner, wendet sich mit grosser Schärfe gegen das Prinzip der Entwicklung in der christlichen Lehre, welches ihm in der Haltung der römischen Kirche von jeher verkörpert zu sein scheint. „Hier die heilige orthodoxe Kirche, die Offenbarung des Gottes in Jesu Christo, die treue Hüterin des Glaubens unserer Väter; dort Rom — ein Kind menschlichen Stolzes und Irrtums.“ Die Schrift wendet sich direkt an den Prinzen; für die Allgemeinheit möchte insofern nicht viel gewonnen sein, als bei solch scharfer Gegenüberstellung nicht bloss Rom, sondern die ganze abendländische Christenheit mitbetroffen wird. A. Th.

* Prof. FRIEDRICH hat in München einen Vortrag über „Die Erlasse Pius X. im Jahre 1910“ gehalten und veröffentlicht (Kempten 1911, Verlag des Reichsverbandes alt-katholischer Jungmannschaften). Aus diesem mit der alten Frische geschriebenen Schriftchen heben wir zwei Gedanken heraus: 1. Das Maria-Empfängnisdogma von 1854 und die Papstdogmen von 1870 sind nur aus dem Prinzip des Modernismus aufrecht zu erhalten und stempeln die vatikanische Kirche zu einer modernistischen Institution (S. 23.) 2. In Rom ist es ziemlich gleichgültig, ob man die Kinder mit 7 oder mit 14 Jahren zur Kommunion nimmt, da sie infolge mangelhaften Schulwesens auch in höherem Alter nur selten tiefere christliche Religionskenntnisse erlangen. (S. 17, 18.) A. Th.

* Dr. Philipp FUNK bringt im „Säemann“, 1910 Heft 12 (Verlag Teubner, Berlin—Leipzig), einen Aufsatz über das päpstliche Kinderkommuniondekret, der der religiösen Tendenz dieser Massregel Gerechtigkeit widerfahren lässt. Objektiv würde das Urteil FUNKS wohl wesentlich schärfer ausgefallen sein, wenn es ihm vergönnt gewesen wäre, einige Jahre hindurch pfarramtliche Praxis auszuüben. A. Th.

* Der Religionsunterricht in der Schule ist im Königreich Sachsen neuerdings Gegenstand reifster Erwägungen auf seiten aller Beteiligten geworden. Man lese darüber den „Säemann“, Dezemberheft 1910, und die „Sächsische Schulzeitung“, 1910 Nr. 44—46. Neben den Schulmännern hat sich die Geistlichkeit aller Richtungen in einer der Wichtigkeit der Sache ent-

sprechenden Gründlichkeit und Sachlichkeit der Frage angenommen. Tief durchdachte 20 Thesen von Pfr. Lic. RIETSCHEL in Sachsendorf gehen im letzten Ziele Hand in Hand mit den Ideen des alten liberalen Kämpen D. SULZE. Nicht die wohlfeile Flucht der Kirche aus der Schule, nicht die Beseitigung des Religionsunterrichts aus der Schule, sondern seine zeitgemässe, aber gewissenhaft genommene Reform ist dieses Ziel.

A. Th.

* Konfirmations-Gedenkblätter versendet die Firma FROBENIUS-A. G. in Basel. Vor uns liegen sehr schön ausgeführte, teils schwarzweisse, teils 2 und 4farbige Kunstblätter nach würdigen und charakteristischen Meisterbildern von YELIN und DÜRRWANG. Die Blätter werden zu sehr mässigen Preisen abgegeben.

A. Th.

Eingegangene Bücher.

(Besprechung vorbehalten.)

Blau, P., Unser Glaube, 16 Predigten im Anschluss an das apostolische Glaubensbekenntnis und Dr. M. Luthers Erklärung dazu. Hamburg 1911, Agentur des Rauhen Hauses.

Blau, P., Lebensrätsel, 3 apologetische Abhandlungen über Leid, Tod und Sünde. Hamburg 1910, Agentur des Rauhen Hauses.

Antonius, Erzbischof von Wolhynien und Shitomir, Das Geheimnis der hl. Dreieinigkeit. St. Petersburg 1907.

— Der sittliche Inhalt des Dogmas von der allerheiligsten Dreieinigkeit. St. Petersburg 1908.

Vuilleumier, J., L'Empire Pontifical et la fin du monde. Genève, Société internationale de Traités, 1908.

Der Modernisteneid. Karlsruhe i. B. Verlag des Banner der Freiheit. (Das Banner der Freiheit. Monatsschrift von *Gottfried Schwarz*. 180. Heft, Dezember 1910.)

Oud-Katholiek Jaarboekje voor 1911. Harmelen, J. J. de Raadt.